

Portrait

Les échappées belles de Carlo Ginzburg

De l'Inquisition à Machiavel, de Dante à l'histoire de l'art, cet insatiable curieux aime se laisser émouvoir par les documents du passé

✉ tout en traquant détails et anomalies dans les archives. Rencontre à Bologne,

🐦 au milieu de son extraordinaire bibliothèque.





Carlo Ginzburg dans l'ancienne bibliothèque universitaire de Bologne, le 17 septembre. (Photo Martino Lombezi)



par Guillaume Calafat, maître de conférences à Paris-I et Claire Zalc , directrice de recherche au CNRS (IHMC), directrice d'études à l'EHESS

publié le 9 octobre 2019 à 17h31

Carlo Ginzburg a proposé que l'entretien ait lieu à Bologne, dans l'immeuble où il vit, sis sur une magnifique place du centre de la ville, à deux pas de l'ancien ghetto juif. La cité baigne dans le soleil. Elle bruisse de mille langues, les touristes sont encore nombreux en cette fin d'été. Carlo Ginzburg ouvre la porte, très souriant. On le suit au travers d'un étonnant dédale de couloirs aux murs couverts de rayonnages, de pièces en enfilade où sont posés des tables et des bureaux croulant sous les livres ouverts et d'épais dossiers de papiers et de documents. On se croirait dans une bibliothèque aux relents borgésiens - à moins que Carlo Ginzburg ne s'inspire de l'immense bibliothèque de l'historien d'art Aby Warburg qui l'a tant intéressé. Dans un petit bureau, empli de livres lui aussi, l'historien, né en 1939, répond à nos questions dans un français ciselé et choisi. La fenêtre est ouverte et l'on devine, derrière les toits ocre, les deux tours médiévales qui dominant la ville.

Exceptionnelle curiosité

Carlo Ginzburg parle volontiers comme il écrit. Il faut accepter de larguer les amarres pour voyager avec lui d'île en île en compagnie d'Aristote et Benveniste, Stendhal et Dante ou encore Machiavel et Pascal, lesquels sont les sujets de son dernier livre, *Nondimanco* («néanmoins», pas encore

traquit en France). Il procède par associations d'œuvres et d'idées qu'il déploie avec virtuosité et allégresse. Dans sa bouche, l'adjectif «*magnifique*» revient pour qualifier tour à tour un livre, une phrase, une notion, une virgule. L'immense érudition de Ginzburg, l'un des fondateurs et sans doute le plus grand représentant de la «microhistoire», n'est cependant pas là pour intimider. Elle est mue par une insatiable curiosité et un goût constant pour la découverte. Il se plaît à raconter comment il a choisi aléatoirement les dossiers conservés aux archives d'Etat de Venise - procédé qu'il appelle la «*roulette vénitienne*» ! - ou s'est laissé guider par le hasard des connexions de titres dans un catalogue informatisé.

Son livre le plus célèbre, *le Fromage et les Vers* (1976, réédité cette année dans la collection «Champs», Flammarion), part du procès d'un meunier du Frioul, Menocchio, traduit devant l'Inquisition en 1583 pour avoir défendu l'idée que l'univers est comme un fromage dans lequel sont apparus des anges (dont Dieu), comparés à des vers. Carlo Ginzburg échafaude plusieurs hypothèses pour comprendre cette cosmogonie hérétique qui vaut au meunier d'être condamné à mort. Étudié en profondeur, à la loupe, le cas permet d'exhumer l'histoire des cultures paysannes. Plus largement, c'est à partir du cas - et non l'inverse - que Ginzburg élabore ses réflexions de méthode. *Le Fromage et les Vers* connaît un immense succès éditorial, traduit dans plus de vingt langues. Il contribue à diffuser, non sans quelques malentendus, les propositions de la *microstoria*, la «microhistoire», véritable révolution historiographique du tournant des années 70 et 80, qui réunit un groupe d'historiens (Giovanni Levi, Edoardo Grendi, Carlo Poni entre autres) autour de la revue *Quaderni Storici*. Malgré des objets fort différents, leurs œuvres promeuvent toutes l'expérimentation et l'observation fouillée de situations «exceptionnelles» pour remettre en question les grands récits simplificateurs. Carlo Ginzburg ouvre la collection «Microstorie», chez l'éditeur turinois Einaudi cofondé par son père, avec *Enquête sur Piero Della Francesca* en 1981. Il y propose

une réinterprétation radicale de l'œuvre du peintre fondée sur de nouvelles pièces documentaires.

La piste des sorciers

Carlo Ginzburg grandit au milieu des livres. Sa mère, Natalia, est l'une des grandes romancières du XX^e siècle ; son père, Leone, juif émigré d'Odessa, est spécialiste de littérature russe ; résistant et antifasciste, assigné à résidence, arrêté et torturé, il meurt dans une prison de Rome en 1944. Le jeune Carlo a alors juste 6 ans. De son histoire familiale, Ginzburg hérite le privilège d'une socialisation précoce à la culture classique et une connaissance intime de la violence des persécutions dont son œuvre est empreinte. Il est d'abord attiré par la littérature. Dans les cercles turinois de la prestigieuse maison d'édition Einaudi, il se lie d'amitié avec Italo Calvino et est profondément marqué par les travaux de critiques tels Leo Spitzer et Erich Auerbach. Il y revient d'ailleurs dans ses essais sur Laurence Sterne, Primo Levi ou encore Dante. Néanmoins, c'est vers l'histoire qu'il se tourne durant ses études à Pise, à l'Ecole normale supérieure, où ses professeurs lui font découvrir *les Rois thaumaturges* de Marc Bloch et les vertus de la lecture lente. Jeune historien, il part sur la piste de sorciers dans les archives de l'Inquisition ; il découvre alors les *benandanti*, «qui vont pour le bien», la nuit, lutter en esprit contre les forces du mal afin d'assurer la fertilité des récoltes aux XVI^e et XVII^e siècles. Cette recherche donne lieu à son premier livre, *les Batailles nocturnes*, publié à l'âge de 27 ans. La rencontre, par hasard, à la Bibliothèque vaticane, d'un loup-garou de Livonie, en Baltique orientale, qui prétendait lui aussi lutter en esprit contre les sorciers, fait étrangement écho aux benandanti. Il explore ces similarités troublantes entre l'Italie du Nord et la Baltique dans *le Sabbat des sorcières* (1989), où il analyse différentes formes de répression des marginaux, des femmes, des lépreux, des juifs, des musulmans ou encore des chamans sibériens. Dans ce livre de grande ampleur, Ginzburg défend l'intérêt d'une

rencontre féconde entre histoire et morphologie. Pour lui, l'étude des changements temporels (l'histoire) et celle des similarités de formes et de types (la morphologie) repérables dans différents contextes, parfois à des millénaires de distance, mettent au jour des chaînes de transmissions anciennes et d'emprunts oubliés et enfouis.

Chasseur d'anomalies



Carlo Ginzburg aime se laisser étonner et émouvoir par les documents du passé. Il repère avec jubilation les failles, les aberrations, les anomalies qui, défend-il, *«sont plus riches que les normes, parce qu'elles rendent compte des écarts et des transgressions à la norme»*. Il utilise lui-même la métaphore de la chasse dans l'un de ses célèbres articles de méthode, *«Traces. Racines d'un paradigme indiciaire»*. Il y est question du connaisseur d'art qui repère des détails (Giovanni Morelli), du policier en quête d'indices (Sherlock Holmes) et du psychanalyste à la recherche de symptômes (Sigmund Freud). *«Il y a toujours dans un texte, même dans le texte le plus contrôlé, quelque chose qui échappe à son producteur, un point aveugle»*, explique-t-il (*lire son interview*). C'est cela que cherche à traquer l'historien : ces échappées qui permettent d'aller contre les évidences - non sans irriter parfois les spécialistes des domaines dans lesquels il peut faire des entrées tonitruantes, de l'histoire de l'art à Machiavel en passant par les anthropologues du religieux.

Carlo Ginzburg invite à s'affranchir des spécialités et autres chasses gardées. Comme il le répète souvent : pour apprendre comme pour découvrir quelque chose, il faut reconnaître pleinement le rôle stimulant de l'ignorance. C'est ce principe qu'il transmet dans ses enseignements, à l'université de Bologne, à l'Université de Californie à Los Angeles, puis à la «Normale» de Pise, où il termine sa carrière de professeur. Lucio Biasiori, un de ses élèves, abonde : *«Carlo Ginzburg dit parfois qu'il aime enseigner, mais au'il préfère apprendre. C'est une provocation car ces deux activités sont*

qu'il préfère apprendre. C'est une provocation, car ces deux activités sont intimement liées chez lui. Lorsqu'il enseigne, il transmet une recherche en train de se faire en même temps qu'il a toujours une extraordinaire disponibilité à apprendre de tous.»

L'historienne Simona Cerutti, avec qui il a codirigé la collection

«Microstorie», souligne elle aussi ce qu'elle doit à l'«extraordinaire

générosité intellectuelle» de Carlo Ginzburg : «Durant mon doctorat, il



n'hésitait pas à m'inviter, chaque mois, à parler toute une journée de mon



travail : il était d'une disponibilité incroyable et nous discussions d'hypothèses,

de connexions possibles. Il me nourrissait dans tous les sens du terme, car il

m'offrait de très bons repas et des sandwiches gigantesques pour mon voyage de

retour !»

L'exigence de la vérité

Intuitions et hypothèses s'accompagnent toujours, chez Ginzburg, de rigoureuses vérifications. «*Il nous recommande de "flirter" avec nos hypothèses de recherche, précise Biasiori, mais de nous montrer ensuite absolument inflexibles dès qu'il s'agit de les vérifier. Selon ses mots, rien n'est plus édifiant qu'une hypothèse qui s'écroule. Cette exigence envers lui comme envers les autres est un trait marquant de son caractère.*» S'il souligne volontiers la part de contingence dans son travail, Ginzburg ne s'écarte jamais d'une constante exigence de vérité. Il dénonce avec intransigeance les dangers du relativisme et du scepticisme généralisés qui ont parfois gagné les campus californiens où il a enseigné entre 1988 et 2006. Cette exigence, Ginzburg la met aussi au service de combats. Il ne refuse pas les «rapports de force» (le titre d'un de ses recueils). Son ton peut être volontiers polémique, voire agressif, comme lorsqu'il accuse l'historien des religions français Georges Dumézil de sympathies nazies, ce qui lui a valu quelques inimitiés tenaces.

Ses combats l'ont aussi conduit dans l'arène judiciaire pour défendre

publiquement son ami, Adriano Sofri, militant d'extrême gauche accusé d'avoir commandité l'assassinat du commissaire Luigi Calabresi en 1972.

Comme s'il avait affaire à un procès d'Inquisition du XVI^e siècle, Ginzburg se lance dans le dépouillement de 3 000 pages de pièces et de dossiers (1).

Son travail donne lieu à un livre, *le Juge et l'Historien* qui, s'il échoue à faire innocenter Sofri, rencontre un écho considérable, offrant des réflexions



puissantes sur le statut des preuves et la valeur des indices. En 2007, il signe

un appel contre un projet de loi en Italie qui vise à criminaliser la négation de la Shoah, trouvant absurde l'idée de confier le jugement sur la vérité

historique à des tribunaux. Carlo Ginzburg se méfie néanmoins des

sermons des intellectuels qui prennent la parole avec autorité sur tous les

sujets. Mais il a cependant bien conscience que l'époque de Trump et de

Salvini nécessite des prises de position et des nouvelles formes

d'engagement. Il refuse de se rendre en mai dernier au Salon du livre de

Turin en raison de la présence d'éditeurs néofascistes. Aujourd'hui, il

accepte les sollicitations pour évoquer les migrants en Italie, ou pour parler

en Russie, à l'invitation de l'ONG Memorial, de la mémoire des répressions

et de la défense des droits de l'homme.

La malice du diable

Carlo Ginzburg est, certes, un intellectuel spécifique, tel que le définissait

Michel Foucault, mais à l'échelle du monde qu'il parcourt, de Chicago à

Tokyo, de Lima à Berlin, de Moscou à Jérusalem. Il se réjouit d'entendre des

étudiants africains applaudir, à Londres, un texte où il donne à entendre les

harangues d'une révolte indigène dans les îles Mariannes, en mer des

Philippines. L'histoire n'est pas qu'une matière à penser inépuisable : elle

est aussi un magnifique instrument pour dépayser les esprits.

Carlo Ginzburg se dit fasciné par ce qu'il ne contrôle pas, les

réappropriations de ses textes et les points aveugles de sa propre œuvre. En

.....

race, nous nous rendons compte rapidement que nous guettons nous aussi, historien·ne·s jouant aux journalistes, quelque chose qui «lui échappe». En vain : il est plus fort ! La malice ne quitte jamais son regard, la malice de l'hérétique, du sorcier et du diable, dont il se fait volontiers l'avocat. Ne dit-on pas d'ailleurs que le diable (Warburg disait que c'était Dieu) se cache dans les détails qui l'intéressent tant ? Clore l'entretien alors qu'on aurait envie de l'écouter des heures. Mais les cloches de Bologne sonnent midi. Il

 est temps de quitter les livres, la bibliothèque, les références, l'histoire.

 Pour se retrouver sous le soleil de «Bologne la Rouge» à regretter déjà que le temps soit passé trop vite, à regretter «*l'épaisseur de ce moment*».

(1) Voir le documentaire de Jean-Louis Comolli *l'Affaire Sofri*, 13 Productions, 2001.

Philippines

Russie

Italie

Université
